

NUMERO 425

Je n'aurais manqué un Séminaire pour rien au monde— PHILIPPE SOLLERS
Nous gagnerons parce que nous n'avons pas d'autre choix — AGNÈS AFLALO

www.lacanquotidien.fr

Lacan Quotidien



François Wahl sans « *storytelling* »

par Éric Laurent

À l'occasion de la disparition, ce 15 septembre, de François Wahl qui fut l'éditeur de Lacan au Seuil de 1966 à 1981, Alain Badiou et Elisabeth Roudinesco ont publié un témoignage et une notice nécrologique tous deux accessibles sur le site du journal *Le Monde*, le 17 septembre. Ils y poursuivent leur histoire révisionniste de la genèse et de la réception de l'œuvre de Lacan, tout en faisant fonctionner la gomme à effacer le nom de Jacques-Alain Miller.

François Wahl fut certainement un grand éditeur du moment structuraliste, et il fut le principal interlocuteur éditorial de Lacan lors de la préparation et de la parution des *Écrits*. Faut-il considérer pour autant que tout le mérite de la publication revient à l'éditeur ?

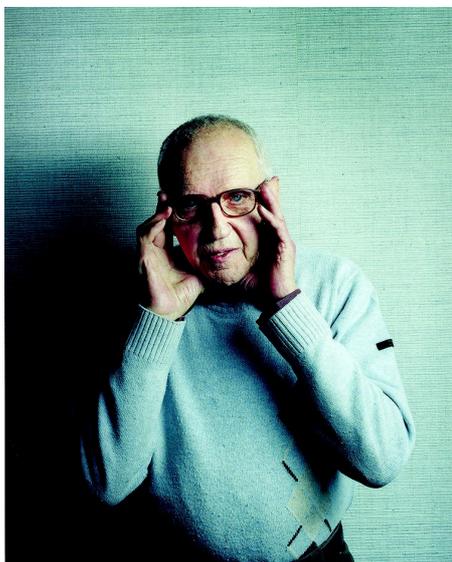
Présentés par E. Roudinesco, les rapports entre l'auteur et l'éditeur sont déséquilibrés à un point qui laisse perplexe :

« Analysé par Lacan entre 1954 et 1960, il joua un rôle fondamental dans la vie de celui-ci en l'obligeant en 1966 à réunir l'ensemble de ses textes dans un *opus magnum* intitulé sobrement *Écrits*. Magnifiquement édité, selon un ordre thématique et logique, l'ouvrage fut un véritable best-seller. Grâce à son éditeur, Lacan reçut la consécration qu'il attendait tant en cette époque marquée par le structuralisme. [...] Wahl aimait Lacan et il eut conscience de gagner ainsi avec lui cette bataille pour la reconnaissance d'une œuvre difficile qui méritait un tel succès. Il lui permit ensuite de créer la collection « Le champ freudien » » [1].

Si on lit bien, Lacan fut « obligé » par Wahl de publier un livre qui ne devient un best-seller que « grâce à son éditeur ». En somme, Lacan n'y était pour rien. L'éditeur était le grand Manitou. Elisabeth Roudinesco, fidèle à sa « méthode » (voir le livre récent de Nathalie Jaudel [2]), fait exister les contenus de conscience supposés de Wahl : « Il eut conscience de gagner avec lui ». Puis, note finale, c'est lui qui autorise Lacan à créer une collection.

On pourrait cependant penser que l'auteur d'un tel best-seller était en position de choisir ce qu'il comptait faire, surtout Lacan, qui avait le goût de « s'autoriser de lui-même », spécialement au moment où il fondait son École et s'affranchissait des institutions établies. Il me semble même que cette idée de « permission » est un contre-sens. François Wahl a témoigné au cours de sa vie de choix courageux, décidés et précoces, depuis l'entrée dans la résistance, l'adhésion au groupe Stern, et la façon dont il a vécu son homosexualité. C'est sans doute ce désir décidé qu'il a vu à l'œuvre chez Lacan et qui l'a amené à soutenir l'acte de celui-ci, dans ses conséquences pour la psychanalyse et pour la vie culturelle en France. François Wahl a été subversif, et il a reconnu la « subversion du sujet » qui animait Lacan.

Dans la version d'E. Roudinesco, c'est l'analysant qui joue un rôle fondamental dans la vie de l'analyste, c'est l'éditeur qui conçoit le livre, c'est l'ami qui gagne la bataille de la reconnaissance, c'est aussi lui qui permet aux élèves de Lacan de publier – comme s'ils n'avaient pas de lien avec lui.



Wahl « découvreur éditorial » de Lacan ? Le terme choisi par A. Badiou pour qualifier la relation des deux hommes serait justifié « par ce coup de génie que fut la réalisation des *Écrits* ». La subtilité de la formulation fait que le génie de Lacan devient celui de la « réalisation des *Écrits* » et circule ainsi entre auteur et éditeur, voire se transfère. Les trente années d'enseignement et de publications de Lacan, une renommée qui avait déjà atteint le grand public, comme en témoigne une interview dans *L'Express* en 1957, sont comptés pour rien. Ne serait-ce que la lecture par Althusser de l'œuvre de Lacan, la constitution d'un groupe lacanien à l'École normale supérieure, la création de l'École freudienne de Paris en 1964 laissent penser que le terme de *découverte* mériterait d'être pluralisé.

La suite de l'éloge funèbre de François Wahl par A. Badiou fait une large part à leur longue amitié et met en valeur un point commun de leurs positions : « notre compagnonnage se faisait à partir de la même question : comment maintenir au centre de la philosophie le concept de Sujet, hérité de Husserl ou de Sartre, tout en faisant droit à la logique des structures ? ».

Les deux livres écrits par François Wahl, *Introduction au discours du tableau* et *Le Perçu*, témoignent en effet pour l'enracinement de sa problématique dans les apories d'un statut du sujet, suivant la voie ouverte par Merleau-Ponty dans *Le Visible et l'invisible*, sa dernière œuvre posthume. Si F. Wahl nous a quittés avant d'écrire le livre sur Lacan qu'il projetait, et qui aurait été « décisif », pense A. Badiou, c'est peut-être une des conséquences d'une difficulté à rompre les amarres phénoménologiques pour vraiment devenir lacanien, et prendre résolument la question du perçu à partir de la jouissance et de ce qui ne s'en perçoit pas, mais s'éprouve.

Cette distance maintenue avec l'objet de Lacan donne une idée de la raison pour laquelle, après les *Écrits*, François Wahl n'a pas suivi avec le même intérêt les développements de son enseignement. Il a suivi Lacan sur le chemin de la subversion du sujet, il ne l'a pas accompagné sur les voies de la subversion de la jouissance qui s'annonçait dans les derniers textes des *Écrits*. Cette voie aurait pu le mener à préparer l'édition des *Autres écrits*. Ce fut Jacques-Alain Miller qui en prit l'initiative.

A. Badiou le montre à sa façon, François Wahl n'avait pas rompu avec les embarras du Sujet de la philosophie, pas plus qu'A. Badiou et E. Roudinesco avec leur goût pour l'histoire romancée.

1: Roudinesco E., « François Wahl (1925-2014), éditeur et philosophe », *Le Monde*, 15 septembre 2014.

2: Jaudel N., *La Légende noire de Jacques Lacan, Elisabeth Roudinesco et sa méthode historique*, Paris, Navarin-Le champ freudien, 2014.

Le Lacan au quotidien de François Wahl Vivant jusqu'au bout de la vie

par Françoise Fonteneau

Je ne laisserai pas le petit texte du site du journal *le Monde* du 15 septembre 2014 [1] être un des seuls qui évoquent la disparition de François Wahl. Ce dernier avait décidé de partir discrètement. Il n'aimait pas les biographies ni les honneurs. Il est parti avec une volonté de silence. Ce silence, « signifiant » sur lequel nous nous étions rencontrés, a été respecté par ses proches, mais je le romps pour notre champ, car il était aussi le sien.

L'ayant rencontré fréquemment depuis dix ans, ayant aussi correspondu, discuté, échangé avec lui souvent ces derniers mois, je puis dire qu'il ne se passait guère de jours, voire de nuits, où il ne travaillait les textes de J. Lacan, scrutant aussi ces dernières semaines ceux de Jacques-Alain Miller, qu'il appréciait fort, sur la jouissance et sur l'inconscient et le corps parlant.

Cet homme exigeant, bienveillant mais aussi critique, était à la fois très sérieux et plein d'humour, joueur, libre. L'éditeur qu'il était nous a donné beaucoup à lire, beaucoup à travailler. Parfois philosophe, toujours « analysant » avec humilité, il savait aimer respectueusement. Je garderai précieusement, - comme un enseignement -, son art d'être vivant, - pour soi et pour les autres -, jusqu'au bout de la vie.



1: D'autant que ce texte -inspiré de Wikipedia- était signé par E. Roudinesco, qu'il ne portait guère en son cœur.

La psychiatrie japonaise : un avenir pour la psychanalyse ?

par Elen Le Mée

À propos de *De la mort volontaire au suicide au travail : histoire et anthropologie de la dépression au Japon* de Kitanaka Junko, Ithaque, 2014.

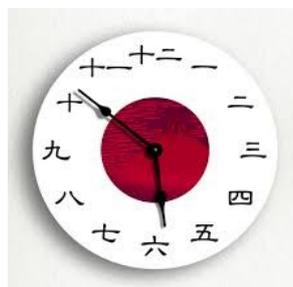


L'anthropologue Junko Kitanaka, après une étude d'une dizaine d'années en milieu psychiatrique japonais, tente de circonscrire le problème des suicides en masse qui se sont produits au Japon dans les années 90/2000, à raison de taux astronomiques : 30 000 suicides par an sur une période de douze années.

Les Japonais sont connus pour leur pratique ancestrale de la "mort volontaire", dont le harakiri est emblématique. Si les suicides qui ont eu lieu dans les dernières décennies ne relèvent pas de ce cadre traditionnel, correspondent-ils aux morts volontaires que l'idiome psychiatrique local tend néanmoins à y reconnaître ? Ou bien s'agit-il plutôt de suicides "pathologiques" ? Sont-ils causés par la dépression ou par le surmenage ? Les deux ?

Si les travailleurs japonais fragilisés, qu'ils soient suicidaires ou dépressifs, ont été fortement médicalisés et médicamentés, il est néanmoins erroné de croire qu'ils ont simplement été pris sous la coupe des laboratoires pharmaceutiques. La "bonne parole" biochimique n'est en effet pas tombée en terrain vierge : les manières indigènes de (se) penser ont été son terreau, et de 1998 à 2010 (période de l'étude de Junko Kitanaka), elles se sont transformées, à l'instar des lois qui encadrent le régime de protection des travailleurs.

C'est à l'étude de ces transformations sociétales et de leurs fondements historico-cliniques que s'attache l'auteur, en suivant pas à pas les particularismes culturels japonais qui ne sont pas sans, parfois, stupéfier le lecteur occidental : que penser de ces salariés suicidés qui « laissent des lettres avec des instructions détaillées concernant le travail non fini et des excuses à leur entreprise pour ne pas avoir pu faire mieux » (p.249) ? Ou bien, sur un plan plus théorique, comment ne pas être surpris par l'idée selon laquelle la « maladie mentale » peut être « provoquée par le stress psychologique au travail » (p.250) ? Quand en France, la détresse psychologique induite par des conditions de travail excessives n'est pas assimilée à une « maladie mentale », laquelle est bien plus souvent associée à l'hallucination et au délire qu'au stress... se profile, soit une carence nosographique grave chez les Japonais, soit des formulations japonaises qu'il est difficile de traduire, tant la mentalité japonaise diffère de la nôtre au point qu'il soit difficile de trouver les mots justes pour en rendre compte.



Junko Kitanaka, dont l'ouvrage, initialement paru en anglais en 2012, ici traduit par Pierre-Henri Castel, explicite justement les transformations de la mentalité et de la société japonaise à travers l'exploration de l' « idiome » japonais de la psychiatrie : « Au moyen de pratiques adaptées au contexte local et transformées en routines, l'idiome de la psychiatrie devient (...) un pouvoir internalisé - intimement tissé à même la voix de sujets saisis dans leur monde tel qu'ils le vivent. Comme on le voit, au Japon, dans le discours en train d'émerger sur la dépression et le suicide, ce nouveau mode de fonctionnement de la psychiatrie ne fait pas tant taire les gens qu'il les encourage à partager et à parler dans ses mots à elle - et à se charger ainsi eux-mêmes de s'autodiscipliner » (p.32). Mais l'impact délétère de cette immixtion est réel. En témoignent en d'autres lieux les vétérans du Vietnam, qui, ayant adopté le discours du stress post-traumatique, semblent y avoir perdu la reconnaissance du motif même de leur colère (p.35).

Cependant, aucun discours n'est purement individuel, original, singulier : s'exprimer suppose toujours d'utiliser les mots de l'autre. Reste à savoir si, au fil de ce don de langue, les psychiatres japonais ont aidé ou dépossédé les travailleurs japonais. Kitanaka tend à considérer que le plus souvent, l'attitude des psychiatres s'assimile à un « endoctrinement biologisant (...) que plus d'un patient apprécie, à ce qu'il semble » (p.187).

Faire contrepoids à notre rejet épidermique de l'endoctrinement par le constat de l'effet positif qu'il produit sur les patients est le propre d'une démarche anthropologique qui se déroule sur le terrain : « Je n'imaginais pas que je pourrais un jour me sentir mieux à nouveau, comme maintenant. Vraiment, je vous remercie pour tout ce que vous avez fait », commente un patient à sa sortie de l'hôpital. Bien qu'elle remarque préalablement à quel point les interventions psychiatriques correctrices qui avaient précédé manquaient de profondeur psychologique, et plus encore de profondeur psychanalytique, Junko Kitanaka note le contentement du patient, sa gratitude, et nous les rapporte. Sa démarche anthropologique favorise la mention de phénomènes (contentement ou mécontentement du patient) qui dans le cas de la démarche clinique, échappent trop souvent, à partir du moment où ils ne s'insèrent pas dans la théorie pré-existante. Certes, Kitanaka dénie le bien fondé de l'endoctrinement qu'elle nous rapporte. Pourtant, l'obligation de neutralité à laquelle elle se tient l'oblige à mentionner cette satisfaction des patients qui fait trou dans nos attentes, dans nos croyances. Les explications biologisantes sur leur vécu dépressif, associées à la reconnaissance de l'excès de travail auquel ils sont confrontés, comme des milliers de japonais, semblent apporter un mieux être aux patients. Pourquoi ?

Si j'é mets l'hypothèse selon laquelle une certaine quantité des patients qui ont porté atteinte à leurs jours relèvent de la psychose (par exemple la psychose dite *ordinaire* sur son versant mélancolique) plutôt que de la dépression névrotique, il devient parfaitement plausible de penser que leur état puisse être très nettement amélioré par le fait que la responsabilité de ce qui leur arrive, plutôt que de s'écraser sur leur moi, soit déplacée vers des mécanismes biochimiques, vers la « dépression » ou vers l'excès de responsabilités professionnelles.



Quant à l'absence d'interprétation psychologisante ou psychanalytique que déplore Kitanaka, plutôt que de représenter une carence, elle pourrait être plutôt pertinente dans leur cas, *a contrario* des approches interprétatives dont il a souvent été repéré qu'elles tendaient à pousser au délire. Quant au paternalisme des psychiatres noté par Kitanaka, même si, de l'extérieur, il paraît déplacé, lui aussi peut constituer, pour des sujets psychotiques, une sérieuse marche sur laquelle s'appuyer.

Mais quand bien même ce type de traitement par la persuasion aurait été sérieusement utile à de nombreux patients, l'explosion des consultations pour dépression et du suivi psychiatrique afférent a conduit à d'autres constats.

Les psychiatres japonais n'ont pas été sans s'exaspérer du passage, dans leur pays, d'une préoccupation psychiatrique tournée vers les pathologies lourdes au fait que, avec un taux exponentiel de « dépressions », le problème de la « santé mentale » soit devenu celui de tout un chacun. Tout un chacun, c'est ce qui se dévoile à la fin du livre, qui s'étant plaint en ces lieux de son mal-être au travail et de sa dépression, commence à déchanter : les antidépresseurs ne sont pas aussi efficaces qu'ils ont paru l'être, surtout dans les cas de dépression légère. Surmédication et polymédications ne sont également pas sans avoir produit quelques ravages et absurdités. Quant à l'absence d'écoute des psychiatres, voire leur mépris, elle commence à lasser... comme si les Japonais étaient en passe de comprendre qu'il ne devrait pas être nécessaire d'être « dépressif » ou récemment passé à l'acte suicidaire pour aller parler à quelqu'un qui écoute votre idiome à vous, si possible sans l'écraser sous le sien, qu'il soit biologisant ou psychanalysant, d'ailleurs...

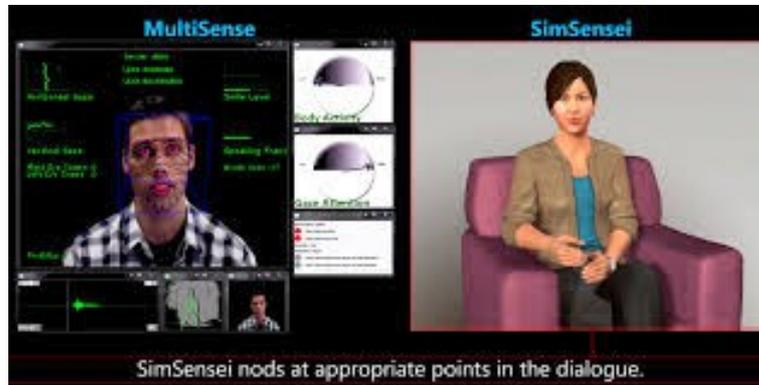
Car finalement, pour un analyste, le point n'est peut-être pas tant de savoir si ses patients prennent ou non des médicaments que de savoir si dans le choix qu'ils font quand ils se mettent en rapport avec les psychotropes et /ou la psychiatrie, ils peuvent être entendus par l'analyste, celui-ci fût-il personnellement contre ce choix. Car l'analyste a la charge de constater l'impact de ce choix sur le sujet, plutôt que de le vainement refuser, d'autant que les patients qui, à l'instar des japonais, doivent aller travailler pour gagner leur vie, n'en ont pas forcément d'autre : quand l'angoisse, l'inhibition, la dépression vous empêchent de vous lever, comment refuser la « solution » médicamenteuse au profit d'une analyse dont les effets thérapeutiques pourraient bien venir après le licenciement, si « de surcroît », ils viennent ?



Le choix plus ou moins contraint des psychotropes n'est qu'un symptôme ou une addiction parmi d'autres. Il ne sert à rien de se poser en rivaux par rapport aux psychiatres qui les prescrivent, un livre comme celui de Kitanaka montrant justement que l'échec à long feu de la psychiatrie dégage la place pour une autre approche qu'elle rend même nécessaire. Pourquoi pas la psychanalyse ?

Une véritable psy virtuelle...

par Romain Lardjane



Les programmes [1] développés depuis 2011 par USCICT [2] ayant pour noms *SimSensei* [3] et *MultiSense* [4] sont des preuves supplémentaires que les délires de la science impactent directement notre champ.

Le recours aux psychotropes a révolutionné la psychiatrie, réduisant les discussions cliniques et conduisant parfois certains psychiatres à n'envisager, aujourd'hui, comme seule alternative thérapeutique possible que la sismothérapie.

Le lobby TCC a envahi le champ de l'autisme jusqu'à réussir notamment à se faire préconiser dans le 3ème plan autisme présenté par le gouvernement français. Mais après les patients robotisés par les méthodes TEACCH et ABA, ce sont les psychologues qui sont en voie de robotisation si l'on en croit ces programmes qui, associés ensemble, produisent une véritable psy virtuelle dotée d'une intelligence artificielle.

La séance se déroule ainsi : vous vous présentez devant votre webcam, et un avatar d'une femme trentenaire vous reçoit les mains posées sur ses genoux de synthèse. Elle vous demande quand vous avez été heureux pour la dernière fois. Vous répondez et l'analyse commence! La psy virtuelle capte et calcule les mouvements de votre faciès, l'angle de votre posture, l'orientation de votre regard et la modulation de votre voix ; récoltant ainsi le maximum d'informations concernant *la communication non-verbale*. Ces chiffres ainsi recueillis par *MultiSense* à partir de l'image du patient constituent autant de signes qui permettront à l'avatar *SimSensei* de répondre, mener l'entretien et enfin de diagnostiquer une dépression, un *PTSD* [5], voire des tendances suicidaires.



MultiSense effectue donc une lecture de ce qui s'écrit d'un dire sur le corps, soit les affects. Les concepteurs ont l'intuition de l'existence d'un écart entre le dit et le dire et que la vérité se situe au niveau de l'énonciation. Seulement, ce décodage de l'énonciation se fait sans le sujet, se servant d'un code produit par un mix entre le discours psychologisant de la communication non-verbale et celui du DSM.

C'est l'envers de la démarche analytique qui suppose quant à elle le savoir du côté du patient comme l'illustre le déchiffrement du message de la toux [6] par le patient d'Ella Sharpe lui-même.

Lacan nous avait avertis que la fumée n'était pas le signe d'un feu, mais bien le signe qu'il y a un fumeur [7], c'est-à-dire un sujet, effet du signifiant. Les développeurs ont forcé le sujet de l'inconscient dans le but d'éviter, croient-ils, la dimension de semblant du discours. Le registre imaginaire prend alors les commandes au détriment du registre symbolique, jugé trop trompeur, pour cerner la détresse réelle d'un patient. L'adage populaire qui préconise de nous méfier des apparences, ou même le néologisme de Lacan « miraginaire » [8], sont tout simplement ignorés. Le patient est scruté, l'objet regard ne le lâche pas d'une semelle, et cela pour son bien, évidemment.

Enfin, que dire de la performance de cet avatar de psychologue qui reproduit les fameux « hum hum... », hoche la tête et propose au patient d'aller plus loin dans ce qu'il dit - sans écouter ce qui est dit - et finissant par l'encourager et le consoler ?

Le discours de la psychanalyse, avec son éthique, nous décale de ce discours du maître, manifestement annoncé comme tel, puisque « sensei » signifie tout bonnement « maître » en japonais. « Sim » est le diminutif de *simulator* en anglais. Nous avons ainsi affaire à un vrai maître simulé qui a pour vocation de se substituer [9] à des psychologues humains, notamment pour poser un diagnostic auprès de militaires qui n'auraient pas accès à un psychologue réel.

Lacan nous met en garde contre cette position de maître-qui-sait, à propos de la formation des analystes : « *Le fruit positif de la révélation de l'ignorance est le non-savoir, qui n'est pas une négation du savoir, mais sa forme la plus élaborée. La formation du candidat ne saurait s'achever sans l'action du maître ou des maîtres qui le forment à ce non-savoir ; faute de quoi il ne sera jamais qu'un robot d'analyste.* » [10]

1: <http://ict.usc.edu/prototypes/simsensei/>

2: *University of Southern California Institute for Creative Technologies*

3: *Virtual Human*

4: *Multimodal Perception*

5: *Post Traumatic Stress Disorder*

6: Lacan J., « Le message de la petite toux », Le Séminaire VI, *Le désir et son interprétation*, Paris, Editions La Martinière, 2013, p.163

7: Lacan J., « L'amour et le signifiant », Le Séminaire XX, *Encore*, Paris, Editions du Seuil, collection Points, p.64

8: Lacan J., « Sosies », Le séminaire II, *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse*, Paris, Editions du Seuil, 1978, p.307

9: Friedman T., « If I had a Hammer », *The New-York Times*, Edition du 3 janvier 2014. Cité par Eric Laurent dans « La crise post-DSM et le transfert à l'âge numérique », *La Cause du désir* n°87, Paris, Navarin, p.162

10: Lacan J., « Variantes de la cure type », *Les crits, tome I*, Editions du Seuil, collection Points, Paris, p. 357

Lacan Quotidien

publié par navarin éditeur

INFORME ET REFLÈTE 7 JOURS SUR 7 L'OPINION ÉCLAIRÉE

▪ comité de direction

présidente **eve miller-rose** eve.navarin@gmail.com

rédaction **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

conseiller **jacques-alain miller**

▪ rédaction

coordination **catherine lazarus-matet** clazarusm@wanadoo.fr

comité de lecture **pierre-gilles gueguen**, **catherine lazarus-matet**, **jacques-alain miller**,
eve miller-rose, **eric zuliani**

édition **cécile favreau**, **luc garcia**, **bertrand lahutte**

▪ équipe

▪pour l'institut psychanalytique de l'enfant **daniel roy**, **judith miller**

▪pour babel

-Lacan Quotidien en argentine et sudamérique de langue espagnole **graciela brodsky**

-Lacan Quotidien au brésil **angelina harari**

-Lacan Quotidien en espagne **miquel bassols**

-pour Latigo, **Dalila Arpin** et **Raquel Cors**

-pour Caravanserail, **Fouzia Liget**

-pour Abrasivo, **Jorge Forbes** et **Jacques-Alain Miller**

diffusion **éric zuliani**

▪designers **viktor&william francoizel** vwfcbzl@gmail.com

▪technique **mark francoizel & olivier ripoll**

▪médiateur **patachón valdès** patachon.valdes@gmail.com

▪ suivre Lacan Quotidien :

▪ecf-messenger@yahooigroupes.fr ▫ liste d'information des actualités de l'école de la cause freudienne et des acf ▫ responsable : **éric zuliani**

▪pipolnews@europsychoanalysis.eu ▫ liste de diffusion de l'eurofédération de psychanalyse

▫ responsable : **gil caroz**

▪amp-uqbar@elistas.net ▫ liste de diffusion de l'association mondiale de psychanalyse ▫ responsable : **oscar ventura**

▪ secretary@amp-nls.org ▫ liste de diffusion de la new lacanian school of psychoanalysis ▫ responsables : anne lysy et natalie wülfing

▪ EBP-Veredas@yahoogrupos.com.br ▫ uma lista sobre a psicanálise de difusão privada e promovida pela AMP em sintonia com a escola brasileira de psicanálise ▫ moderator : patricia badari ▫ traduction lacan quotidien au brésil : maria do carmo dias batista

POUR ACCEDER AU SITE LACANQUOTIDIEN.FR [CLIQUEZ ICI](#).

• *À l'attention des auteurs*

Les propositions de textes pour une publication dans Lacan Quotidien sont à adresser par mail (catherine lazarus-matet clazarusm@wanadoo.fr) ou directement sur le site lacanquotidien.fr en cliquant sur "proposez un article",

Sous fichier Word ▫ Police : Calibri ▫ Taille des caractères : 12 ▫ Interligne : 1,15 ▫

Paragraphe : Justifié ▫ Notes : à la fin du texte, police 10 •

• *À l'attention des auteurs & éditeurs*

Pour la rubrique Critique de Livres, veuillez adresser vos ouvrages, à NAVARIN ÉDITEUR, la Rédaction de Lacan Quotidien – 1 rue Huysmans 75006 Paris.